

Crédit photo Sarah DACHRAOUT



OBLITARIUM

— Le Musée du Vivre Ensemble —

Rédaction collective



OBLITARIUM

— Le Musée du Vivre Ensemble —

PRÉFACE

Il est des voix que l'on croit éteintes, des souvenirs figés dans le silence du temps et pourtant, les cartes postales anciennes, modestes fragments du passé, deviennent ici les déclencheurs d'un dialogue inattendu. Ce livre est le fruit d'un projet unique, porté par les membres d'un musée virtuel, OBLITARIUM, des anonymes, invisibles, mais reliés par une même quête: faire revivre la mémoire à travers l'échange et la discussion.

L'importance de ces cartes ne réside pas tant dans les mots qu'elles portaient autrefois, mais dans ce qu'elles suscitent aujourd'hui. Une simple image, un fragment d'histoire, et soudain, des voix se croisent, des souvenirs se tissent, des récits se complètent. Chaque carte devient un levier de mémoire commune, une porte ouverte sur le passé, revisité et enrichi par des regards contemporains.

Ce livre est avant tout le reflet de ces échanges. Dans cet espace virtuel, des passionnés du monde entier confrontent leurs impressions, croisent leurs réflexions, partagent des anecdotes, des connaissances, des émotions, des odeurs. Peu à peu, de ces dialogues naît un patrimoine immatériel, tissé par des voix multiples qui résonnent les unes avec les autres. Certains contributeurs nous ont quittés, mais leur regard sur ces cartes demeure, figé dans les mots qu'ils ont laissés, transmis à la postérité. Ce livre est une invitation à entrer dans cette conversation intemporelle. Une invitation à découvrir comment, à partir d'une simple carte postale ancienne, des inconnus tissent ensemble une nouvelle humanité, une mémoire partagée, traversant les époques et abolissant les distances.

Que vous soyez passionné d'histoire, curieux de ces échos du passé ou simplement en quête d'humanité, ce livre vous appartient désormais. Entrez dans cet espace où chaque image devient un prétexte à la rencontre, et où les souvenirs des uns nourrissent la mémoire d'autres humains.

Bonne lecture.

Editorial

Par Si Moncef BOUCHRARAA

Le «vivre Ensemble» est aujourd’hui une expression valise qui concerne une certaine façon de cohabiter INTERCOMMUNAUTAIRE.

C'est une urgence et une incantation d'abord diffusées par le monde politique. La raison principale est un fait contemporain de grand ampleur : Les migrations volontaires ou Forcées de millions de personnes. Et Les problèmes sociaux et culturels de la Friction des communautés dans les lieux physiquement partagés. Des attitudes, des réactions de rejet mutuel et d'incompréhension se multiplient. l'ostracisme et l'ignorance mutuelle montent en puissance.

Les causes sont attribuées par les diverses opinions, d'abord et avant tout aux gouvernements. Des opportunitismes partisans tentent de transformer cette ignorance et cette insatisfaction en un chemin vers l'accès au pouvoir politique des divers pays.

Mais cette manière de simplifier les incompréhensions et les fossés culturels, sociaux et économiques n'épuise nullement toutes les raisons de cette montée en puissance des rejets de l'autre. Une autre raison pratique reste en creux : la faiblesse et l'ignorance d'une culture du vivre ensemble. Certes, divers acteurs et décideurs en ont conscience. Mais leur erreur est qu'il faut la ré-inventer à partir de zéro.

Or ceci est une erreur. Dans l'histoire moderne cette culture du vivre ensemble a effectivement et réellement existé déjà dans divers lieux, divers pays et durant des décennies, voire plus.



Mais cette réalité culturelle et historique a été peu documentée, peu décrite. Et singulièrement par ceux-là mêmes qui l'ont vécue, apprise comme attitudes, pratiques et modes de vivre. Ce qui a été tenté d'être conservé c'est la mémoire INTRACOMMUNAUTAIRE à chaque fois, plutôt que le riche témoignage des vies partagées INTERCOMMUNAUTAIRES. C'est bien à ce genre de vide ou de faiblesse que s'intéresse le futur Musée Exilé, musée du «vivre ensemble».

Le projet de muséaliser un concept : Le «vivre ensemble», est né d'un constat et d'une découverte: les réactions des membres de divers groupes créés déjà depuis des années dans le cadre d'un musée virtuel : **Musée JooSSooR - OBLITARIUM**.

Joossoor en arabe signifie PONTS, au sens propre et au sens figuré. Ce musée virtuel a été créé dans un élan : publier et partager une des plus grandes collections au monde de cartes postales et autres archives dédiés à l'Afrique Du Nord. Ce sont des dizaines de pages qui étaient chacune liée au départ à un lieu particulier objet de cartes postales anciennes. Et ce sont les commentaires à ces publications, venant de tous les pays du monde, par des personnes de toutes origines, mais qui avaient connu et vécu en ces lieux qui ont commencé à produire une mémoire commune, des vécus partagés. Une description de faits sociaux et d'habitudes qui étaient ignorées et surtout risquant de disparaître peu à peu par la disparition des témoins de cette histoire partagée puis interrompue pour diverses raisons. Ainsi Le Musée Exilé, Musée Du «vivre ensemble» se propose d'amplifier l'émergence de cette mémoire collective du «vivre ensemble» Intercommunautaire afin de l'ajouter à la culture contemporaine.

Les techniques de muséalisation seront en harmonie avec les techniques de notre époque : présence sur la toile. Présence dans un lieu physique. Organisation d'événements relatifs aux thèmes émergents et révélés au fur et à mesure de l'extension de cette mémoire collective.

Les conséquences et les retombées d'un tel projet sont prévisibles avec un minimum de probabilité et d'optimisme. Voici pourquoi : à notre connaissance, il n'existe pas encore à ce jour une telle initiative, et comportant en elle une telle nécessité pour le paysage culturel et même politique. Cette originalité ne manquera pas de susciter la curiosité et la notoriété pour cette approche et ce projet. Les acteurs institutionnels qui aideront à supporter un tel projet bénéficieront de retours immatériels et symboliques tout à fait évidents, étant données les conditions socioculturelles de ces dernières années et où la conflictualité a pris le dessus sur la paisibilité d'un vivre en commun. Ainsi faire société nécessite aujourd'hui d'être irrigué aussi par des informations historiques et des pratiques qui ont eu lieu il y a peu de générations déjà. Ils permettent de rendre les attitudes et les postures nécessaires au vivre ensemble aujourd'hui plus crédibles encore.

Moncef BOUCHRAR

LE COIN DES POETES

Désirs, délires des voeux...

Voir le monde sourire
Voir l'aurore s'épanouir
Courir la vie et partir
Vers les couleurs vers les saveurs...
Voir le jour se lever
Saisir le soleil le caresser
Le remettre à ses pétales en lumières éclatées
S'asperger du brouillard le traverser
Dans la moiteur des nuits d'été
Briser la lune au bord des dunes
Courir le sable et le filtrer
Pour les romances les espérances des nouveaux nés
Plonger dans les arômes les malaxer
Rouler dans les couleurs les distiller
Surgir de l'eau tout transformer
Happer la mer me fondre en elle.
La refouler à ses limites
L'anéantir pour m'affranchir
Lever le voile sur ses richesses
Et capturer
Et sa splendeur et son charme et sa beauté

Prendre l'infini par la main
Le promener comme un gamin
Chez les petits les moins petits
Les âmes flétries...
Enfiler les étoiles les faire valser
Au rythme fou des belles années
Parler au ciel le consoler
De la chaleur qui l'assomme
Des astres qui le consomment
Prier le ciel de se cacher
Pour mieux montrer
Ceux qui se plient
Ceux qui supplient
Ceux qui défient
Qu'au bout de tout il y a l'oubli
Peut-être aussi le paradis
Dieu vous qui avez donné cette harmonie qui régit l'univers
Vous qui avez soufflé les voix les musiques et les airs
Faites que tout ce qui bouge résonne en mélodies sublimes
Pour chanter l'hymne au divin.
L'hymne à l'humain.

Mme Najet Chahdoura Gharbi



Les Gares Abandonnées



Des haltes oubliées...

La Carte du Tendre. Un train...

Un train à suivre dans
ses méandres menant à
des racines fortes, éloquentes !
Un train poussiéreux, patiné,
qui transpire le travail, affiche
peine et journée bien remplie !
LE TRAIN qui vous adoube,
vous accueille, digne de voyager
avec lui ! Privilège rare !
Cercle des élus, Poètes rares !
Ami,e surtout sincères !
Vous avez tout compris !
N'est pas voyageur d'un train
qui veut ! Surtout notre train !
Pas de riche prétentieux,
Timorée. Ici on s'accommode !
On se serre les coudes,
se passe l'eau précieuse

d'une gargoulette ébréchée !
On partage ,en silence !
le train des authentiques, fait
l'HISTOIRE ! C'est puissant !
Un train ! C'est un peu
ce ventre maternel que berce le
roulis
des wagons, le clapotis d'une Mère,
d'une mer qui berce dans ses bras,
sa portée assoupie. ...
Au rythme des évasions,
des rêves dessinés,
sur des visages graves, beaux
et lumineux !
Les voyageurs de trains sont
bien porteurs d'une grande
et belle Histoire !

Par Mme **Saida BENHAHA**

J'irai m'installer à la gare de Nebeur.

Une gare perdue entre deux rails, à l'abri du bruit. Seuls les grillons du soir l'enchantent de leurs crissements réguliers. Ils lui content le brouhaha des voyageurs, ceux qui venaient visiter ce hameau perdu, loin de tout.

Les lucioles se groupent par quatre pour former une murmuration de lampes. Elles éclairent la station de leurs faisceaux naturels en bouquets d'énergies. J'ouvrirai ses portes condamnées. J'amasserais toutes ces vieilles planches pour les brûler dans un feu de joie purificateur, un soir, quand tombera la lumière du jour. Je gratterai ses peintures murales afin de voir le rouge de ses briques pleines.

Je polirai son préau surmonté d'un vieux fer forgé. Je le repeindrai dans un vieux vert que je vieillirai de nouveau en l'égratignant des pointes d'une brosse de fer. Je grimperai sur sa toiture.

Je vérifierai les contre pentes de ses corniches en demi-lune. J'ausculterai chaque tuile à deux ergots, quasi introuvables, dont certaines se sont certainement brisées dans un vent d'oubli et d'ignorance. J'irai piller d'autres toitures dans d'autres gares – tout aussi oubliées qu'elle - afin de lui rendre vie. Je couperai par un diamant tranchant ses nouveaux vitrages afin de la protéger des vents contraires.

Je chercherai un train d'époque, comateux qui dort quelque part, ailleurs. Je le tirerai en parallèle et lui ouvrirait un mur porteur afin qu'il prenne place à proximité des guichets, à l'intérieur du bâtiment dans un accident imaginaire. Cette gare est un musée. Elle pourrait enfanter d'un nouveau, de ses vieilles entrailles au point que les deux, à l'unisson, reprennent des stations debout, enfin droits et verticaux. J'attendrai dans son âme d'attente, autour de l'âtre chaud, des trains qui ne viendront plus jamais...

DACHRAOUI Chawki.

09/02/2021.

PS: Ces mots sont assemblés par un rêveur, pour un autre à qui j'offre cette vision. Puisse-t-il sortir cette gare de l'oubli, de la démolition, dans un sursaut de folie, pour en faire un musée. Qu'il en soit remercié, ici. Et puis... Seuls les félés laissent passer la lumière !

Par Si Chawki DACHRAOUI



Dossier

Le patrimoine Immatériel.



La carte postale est un support matériel. Elle devient déclencheur et levier d'un lien invisible, imaginaire. L'immatériel peut mesurer quelques centimètres...

OBLITARIUM

Musée Joossoor OBLITARIUM est une belle aventure humaine. Les cartes postales anciennes sont des morceaux de papiers.... figés, muets. Elles appartiennent à l'Histoire.

Mais laquelle ?

Celle de la France qui avait conquis la Tunisie en 1881 ?

Ou à l'Histoire de ces tunisiens qui ne voulaient même être photographiés ? Que pouvaient-ils raconter sinon le joug d'une colonisation lourde qui les a privé de liberté. Ces tunisiens étaient tout aussi aphones que mes cartes postales anciennes. Ne peut-on écrire l'Histoire autrement que celle racontée officiellement par des vainqueurs ou des vaincus ? Dans les larmes et le sang ?

Existe-t-il une Histoire ou des histoires ?

Et si nous racontions notre propre Histoire, nous mêmes, sans tuteurs ? C'est à ce moment que j'avais décidé de partager toute ma collection, au lieu de la laisser moisir dans des tiroirs d'égo.

J'avais une crainte au début : celle que certains de mes compatriotes pouvaient voir dans ces partages une apologie du colonialisme, sans égard pour nos morts au combat, ni pour notre indépendance, chèrement acquise.

En les partageant et en créant plusieurs ateliers de mémoires, je me suis rendu compte de l'engouement. Il existait un manque réel. Certains de mes ami(e)s que j'ai appris à admirer, m'ont aidé et beaucoup aidé dans ce projet qui s'est installé naturellement. J'ai eu le sentiment que je m'appropriais mon Histoire de colonisé. Je ne la refusais plus, je l'acceptais, dans le but de mieux la connaître.

J'ai découvert également d'autres tunisiens qui partageaient le même amour pour ce pays. Certains sont partis contrits et déçus, d'autres sont partis forcés, dans la douleur et la souffrance. Ceux qui sont restés ne se sentaient pas nécessairement mieux. Quel plaisir de découvrir qu'un espace commun pouvait nous réunir ! Nous vivons pour la première fois, ensemble !

Nous étions nus. Sans coloration politique, sans religions. Nous étions devenus soudain, des Humains.

Au fil des discussions j'ai appris que d'autres avant moi avaient foulé le même sol, aimé ce même soleil, adoré la nourriture et les plats de ce pays fantastique. J'ai découvert leurs livres, leurs belles histoires, leurs émotions... J'ai appris à les lire, à découvrir leurs souvenirs...

Ils portent des noms chantants. J'ai appris à les aimer. Un jour, quand nous

ne serons plus là, vos commentaires, vos histoires, vos émotions, vos souvenirs seront transmis à d'autres, car nous sommes – tous – en train de construire quelque chose de fabuleux qui - pour la première fois – dépasse tout Ministère culturel ou Cultuel. Nous sommes des passeurs de mémoires...

Je vous livre un très bel exemple de ce chemin, si vous avez la patience d'aller jusqu'au bout de ce texte fabuleux !

Vous lirez que la vie pouvait naître de la mort d'un être cher :

Une carte – somme toute commune - fût partagée. Elle représentait des femmes tunisiennes sortant d'un cimetière. La carte était intitulée « Mauresques sortant d'un cimetière. »

Le lieu fût identifié avec certitude par les membres du cercle. Il s'agissait du cimetière d'El Jallaz, à Tunis. Les commentaires ont commencés à voyager d'une personne à une autre, d'une intervention à une autre, d'un sujet à un autre. La carte s'était démultipliée et reprenait vie.



RAHIL...

Discussions

- « De toute façons les femmes venaient seules au cimetière. Pas de mixité aux funérailles et je ne sais pas pourquoi. »
- « C'était la porte du cimetière Jallez à Bab Alioua (je l'ai connue telle que sur la photo) détruite dans les années 60 pour construire le pont échangeur de Bab Alioua. On avait un carré de tombes familiales près de cette porte et on a dû déplacer les dépouilles (mon père qui a supervisé l'opération est resté deux jours à pleurer et sans pouvoir manger). Les visites féminines massives au cimetière étaient soit à l'occasion du premier vendredi après l'Aïd Essghir, du premier vendredi après l'Aïd El Kébir ou bien le jour de Achoura. Des marchands de gâteaux, de millet, de figues sèches, de bougies et de jouets s'installaient à l'entrée (à côté de cette porte). Le millet et les figues sèches étaient une «sadaqa» (offrande) destinée aux oiseaux qui, disait-on, donnaient de la joie par leurs chants aux âmes des morts. Les bougies étaient pour celles qui poussaient leur visite à quelque mausolée (en particulier Sidi Mhamed El-Jallez et Sidi Belhassen), quant aux gâteaux et jouets c'était pour les nombreux enfants qui accompagnaient les femmes. Toutefois, en été, les femmes allaient le matin à Sidi Belhassen et on pouvait voir une telle foule à la sortie du cimentière. Mais si on voyait deux femmes sur la route de Sidi Belhassen un mardi (en général une jeune et une vieille), il y avait certitude que la jeune était à marier, les amateurs n'avaient qu'à guetter et faire leur choix en général la marieuse (Khatba) n'était pas loin à côté d'une quelconque tombe et n'attendait que le signal pour suivre les femmes jusqu'à Sidi Belhassen et commencer ses démarches... Eh oui ! Bien des histoires d'amour ont commencé ainsi... »
- « Merci pour le retour aux sources la nostalgie m'a envahi en vous lisant à travers votre admirable souvenir qui est aussi le mien. »

J'avais demandé à un membre aujourd'hui disparu, la raison et l'origine du nom « El Jellaz ». Il répondit :

- « A l'origine le terrain appartenait à un juif qui vendait (très cher) des concessions pour inhumer les musulmans. Sidi Mhammed El-Jallez racheta le terrain et en fit un bien Habous où tous les musulmans pouvaient être inhumés gratuitement. Le Conseil municipal prit possession du terrain et fixa un prix aux concessions qui demeurèrent propriété familiale pour 99 ans. La Loi réglementant l'inhumation (au Jallez et ailleurs) date des années 80. »

Ce fût le déclenchement d'informations croisées, débordantes, entre les membres du groupe. Du coup, de ce cimetière rempli de tombes, naissait la vie et l'amour.

- « Les visites des morts aux cimetières étaient surtout une occasion pour les femmes de sortir et de se rencontrer entre elles, en ce qui concerne les filles à marier, d'autres lieux étaient plus convenables et plus gais pour permettre aux intermédiaires (il khatba - Marieuse), je citerai parmi elles Rahil, la juive bien connue à Tunis, de choisir la perle rare, la plupart choisissait le hammam, ce lieu favori qui permettait aux femmes intéressées de bien observer un semblant de nudité de la fille qui pourrait satisfaire les critères de beauté de cette période lointaine. En conclusion, à choisir entre le cimetière et le hammam... »
- « A chacun ses astuces et sa filière, ici ce qui est recherché n'est pas le cimetière en soi mais la «baraka» de Sidi Belhassen. Beaucoup de femmes croyaient dur comme fer qu'elles ont réussies à marier leur fille grâce à cette «baraka», avantage qui ne se trouvait pas dans d'autres formules : le prétendant au mariage, en s'installant devant une tombe, pouvait «voir» (ne seraï-je que la silhouette) des filles à marier et faire le choix selon son goût. Au Hammam c'est la mère, la soeur ou la tante... qui font le choix. »
- « Oui bien sûr si Ahmed Ben Abdallah, vous avez raison, ce n'est qu'un avis personnel. Le (Djellaz), bien qu'il soit un cimetière, est pour moi, loin d'être lugubre, c'est un endroit assez gai qui n'est pas très loin du quartier de mon enfance. (À Montfleury) dont je garde les plus beaux souvenirs. »

- « Seuls les Tunisois du fin fond de la médina et ses impasses connaissent la fameuse «Rahil» qui est à vrai dire «Rachel»à l'origine des nombreux nids de «tourfereaux de bonnes familles» Ce serait bien si quelqu'un poste une de ses photos (s'il y en a?)Son mari était Rabbin qui officiait entre autre au rayon volaille du Marché Central... Voilà un volet de la culture de Tunis que rares ceux qui le connaissent, c'est le patrimoine intangible de cette ville »
- Bravo pour tous ces échanges sur ce thème des rapports hommes femmes dans l'espace public tunisois (le Jellaz en étant un des principaux), Si Ahmed Ben Abdallah, Lella Selma Ben Moussa Cherichi et Si Mils Forsokh. Quelques détails et souvenirs supplémentaires SVP sur «Rahil» ?
- J'aurais bien voulu avoir plus de renseignements sur cette dame (Rahil), malheureusement, mes cousines qui ont fait des mariages de raison grâce à elle, sont dans l'incapacité de s'en souvenir, quelques unes sont déjà décédées (ça ne remonte pas le moral) moi, j'ai échappé à cette pratique vu mon âge à cet époque. Seulement j'ai un souvenir très vague, elle était d'un certain âge, parlait couramment l'arabe, elle avait un portefeuille plein de photos d'hommes, la famille intéressée avait l'embarras du choix. En plus Rahil avait un baratin exceptionnel qui lui permettait d'avoir une approche facile avec les candidates au mariage. À partir des années 70, ce genre de mariage a commencé petit à petit à disparaître, avec lui les métiers d'intermédiaires. »
- « Quand j'étais enfant j'ai entendu une conversation entre ma mère et une de ses amies en visite. Il était question d'une marieuse juive (je ne sais pas s'il s'agissait de Rahil ou d'une autre) qui voulait vérifier si la fille à marier répondait à une exigence du prétendant, à savoir, s'il elle a la peau des cuisses bien lisse ou granuleuse (comme la chair de poule, «djaji» était l'expression utilisée). A cette demande impudique la marieuse a été chassée. Dans ma famille on était contre l'intervention des marieuses, les projets se contractaient suite aux grandes occasions familiales qui permettaient de bien observer et d'évaluer l'élué... »

- « C'est vrai que le temps des khatbas à partir des années 70 fut révolu comme je l'ai déjà dit dans mon dernier commentaire, heureusement pour nous car la femme pendant longtemps humiliée et soumise, acceptait stoïquement tous les caprices du mari et de la belle mère et l'injustice de la société. On ne pourrait pas donc dire que le mariage à cette époque réussissait à 100 / 100 puisque la femme n'avait aucun droit à la rébellion ni même aux lamentations. »
- « Le porte feuille répertoire de «Rahil» la marieuse consistait en 2 pochettes de photos d'identités du photographe «Guize», un avec les photos des jeunes gens l'autre pour les jeunes filles ... Elle ne démarchait que dans les maisons ... Elle y mettait une solennité particulière; elle portait le « sefsari » de soie dans la rue. Quand elle rentrait chez elle elle le laissait tomber de sa tête, procédait aux salamalecs d'usage. Comme elle connaissait tout le monde, à commencer par la grand-mère jusqu'au dernier qui tête son biberon ... On l'installait on lui présentait des gâteaux et on lui plaçait une carafe d'eau... Elle va parler des heures commentant les photos qu'elle sortait de son soutien-gorge seul moyen dont elle disposait pour transporter ces outils de travail Si mes souvenirs son exacts, c'était une dame de corpulence moyenne, les cheveux pas trop longs, le visage quand même marqué par des rides, laissant deviner de beaux traits qui ont été marqués par le temps ... Le plus remarquable c'est les propos qu'elle tenait pour la description élogieuse de ses candidats et tout leur clan... Et les portraits - entre temps circulaient de main en main ... Je ne sais pas comment elle se faisait payer Certainement une somme honorable en reconnaissance d'un bonheur assuré Il me semble que le succès des unions qui sont passée par elle est proche des 100%... Ce fut un temps avec d'autres moeurs ...».

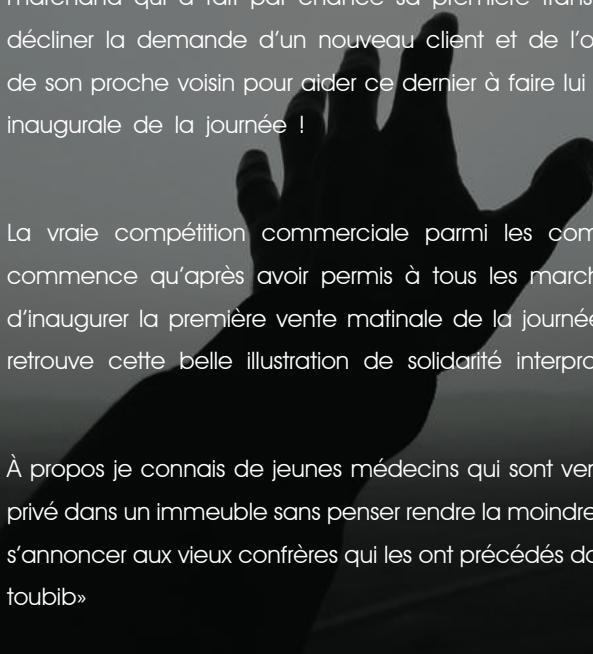
Ce débat avait même débordé sur des constructions, démolies par endroits, parfois délaissées, non entretenues jusqu'à ce jour. Les participants prenaient conscience de ces nouvelles randonnées immatérielles.

AL ISTIFTAH

«إِسْتِفَّاتٍ»

La première vente inaugurale de la journée (istiftah إِسْتِفَّاتٍ) est enracinée dans le subconscient des commerçants de chez nous, elle est d'une grande importance pour les marchands de tapis de Souk E'rabaa de la médina de Sfax.

Un code déontologique non-écrit transmis de père en fils stipule qu'un marchand qui a fait par chance sa première transaction matinale devrait décliner la demande d'un nouveau client et de l'orienter vers la boutique de son proche voisin pour aider ce dernier à faire lui aussi sa première vente inaugurale de la journée !



La vraie compétition commerciale parmi les commerçants du souk ne commence qu'après avoir permis à tous les marchands de Souk E'rabaa d'inaugurer la première vente matinale de la journée ! Je ne sais pas si on retrouve cette belle illustration de solidarité interprofessionnelle ailleurs !

À propos je connais de jeunes médecins qui sont venus s'installer en cabinet privé dans un immeuble sans penser rendre la moindre visite de courtoisie pour s'annoncer aux vieux confrères qui les ont précédés dans le même immeuble! «toubib»

Par Si **Habi b TOUBIB**



"Le patrimoine organisationnel"

"De Quoi Sont Riches Les Tunisiens Sans Le Savoir ?"

«AL ISTIFTAH» : L'INAUGURATION (De la journée)..

«Les Peuples qui se croient pauvres ne le sont généralement pas. Ils ignorent tout simplement où se trouvent leurs véritables richesses» :

Un exemple de la richesse Immatérielle des tunisiens : El Istiftah, une pratique, une habitude, une institution immatérielle. Elle fait partie du Patrimoine Organisationnel. Elle nous éclaire sur l'éthique des commerçants des Souks. Cette pratique pourrait être rapprochée du concept d'UBUNTU cher aux sud africains. El Istiftah est une pratique que vous ne connaissiez certainement pas, à moins d'avoir connu les règles des commerçants d'autrefois, ou encore d'être un passionné d'anthropologie, un fouineur, un «Nakkoubji» comme Si Habib Toubib.

Moncef Bouchrara. 25/05/2023.

Par Si Moncef BOUCHRARA



LEGMI

“La sève du palmier dattier”
... Puisse s’écouler la sève.

Trois jours après l’ébardage, le Mâalem du LEGMI plante une petite gouttière en roseau d’où pleurera le «lait» de l’arbre. (le Legmi tunisien).

Si vous êtes déjà allé dans le sud tunisien, dans la région des dattiers (Gabès, Tozeur, Douz.....) vous avez sûrement remarqué des vieux dattiers étêtés : Et vous avez donc peut-être bu le jus de palme, plus communément et localement appelé LEGMI...

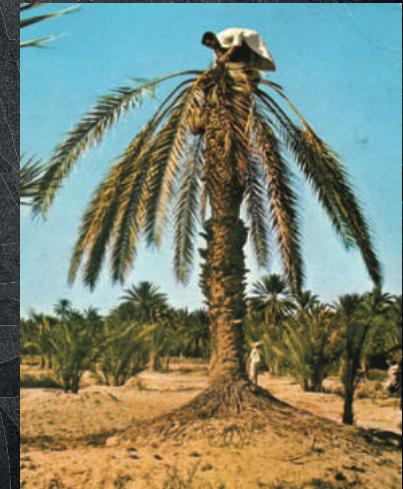
Il vous est proposé dans les marchés par de jeunes marchands ambulants avec leurs petits verres et fontaines à eau, aux abords des oasis de Gabès, par exemple, dans les guérites ou sur de simples tables. Il existe deux formes de LEGMI, la boisson naturelle et la version alcoolisée, totalement illicite.

Le LEGMI, liquide, sirupeux et blanchâtre, n'est rien d'autre que la sève du palmier dattier, que l'on a tiré de son cœur , l'entraînant ainsi dans une mort certaine. C'est pour cette raison que l'on voit souvent de grands arbres démunis, étêtés, qui n'attendent plus que de sécher et d'être abattus. Habituellement dans les palmeraies, dès qu'un arbre est trop vieux, plus rentable de par sa production de dattes, ou tout simplement parce qu'il gêne la construction d'une maison, on fait appel à des Mâalem (Maître), qui savent monter, ébarder et récolter le jus douçâtre et sirupeux tant convoité.

Le principe est de récolter dans des gargoulettes la sève de l’arbre en ébardant l’arbre, dont seul le Mâalem connaît la méthode, apprise de père en fils et de générations en générations depuis les temps lointains.

Par Si Mohamed HAMMAMI







L'enchanteresse

Le monde de Najet...

L'histoire de Tarzan

Tarzan était une personnalité hors du commun qui avait vécu au Kef ! Souvent un bérét incliné sur son œil gauche, de grands yeux toujours illuminés qui scintillaient dans un visage ovale !

Son teint était brun, couleur olive, été comme hiver !

Il portait un imperméable beige et une chemise blanche en dessous !

Tarzan sillonnait la ville tous les jours en portant dans ses mains des journaux, des albums, des livres : Nous Deux, Paris Match, le Monde, Bleck le Roc, Swing, Tex Willer, Akim,....

C'était les années 70. Tarzan attendait les jeunes filles - déjà en terminale - afin de leur parler de leurs idoles, : Mike Brant, Brigitte Bardot, Sylvie Vartan, Sheila, Brel,... Il leur montrait des disques 45 tours, dernier cri !

Tarzan était fier de ses jeunes filles qui le suivaient. C'était son harem... Il était jaloux et refusait aux jeunes gens qui taquinaient sa cour, toute incartade, toute rivalité.

Si les limites de la bienséance étaient dépassées, il ouvrait son imperméable tout grand en menaçant ces jeunes gens de sa virilité !

Tarzan était très cultivé, bien élevé la plupart du temps, mais parfois la tourmente - ou la folie - le submergeait.

Torturé par ses démons, rien ne pouvait l'arrêter.

Dans son éternel imperméable, et par tout temps, il se promenait à la recherche de celui qui pouvait lui prêter une quelconque oreille distraite, attentive ne fût ce qu'un instant...

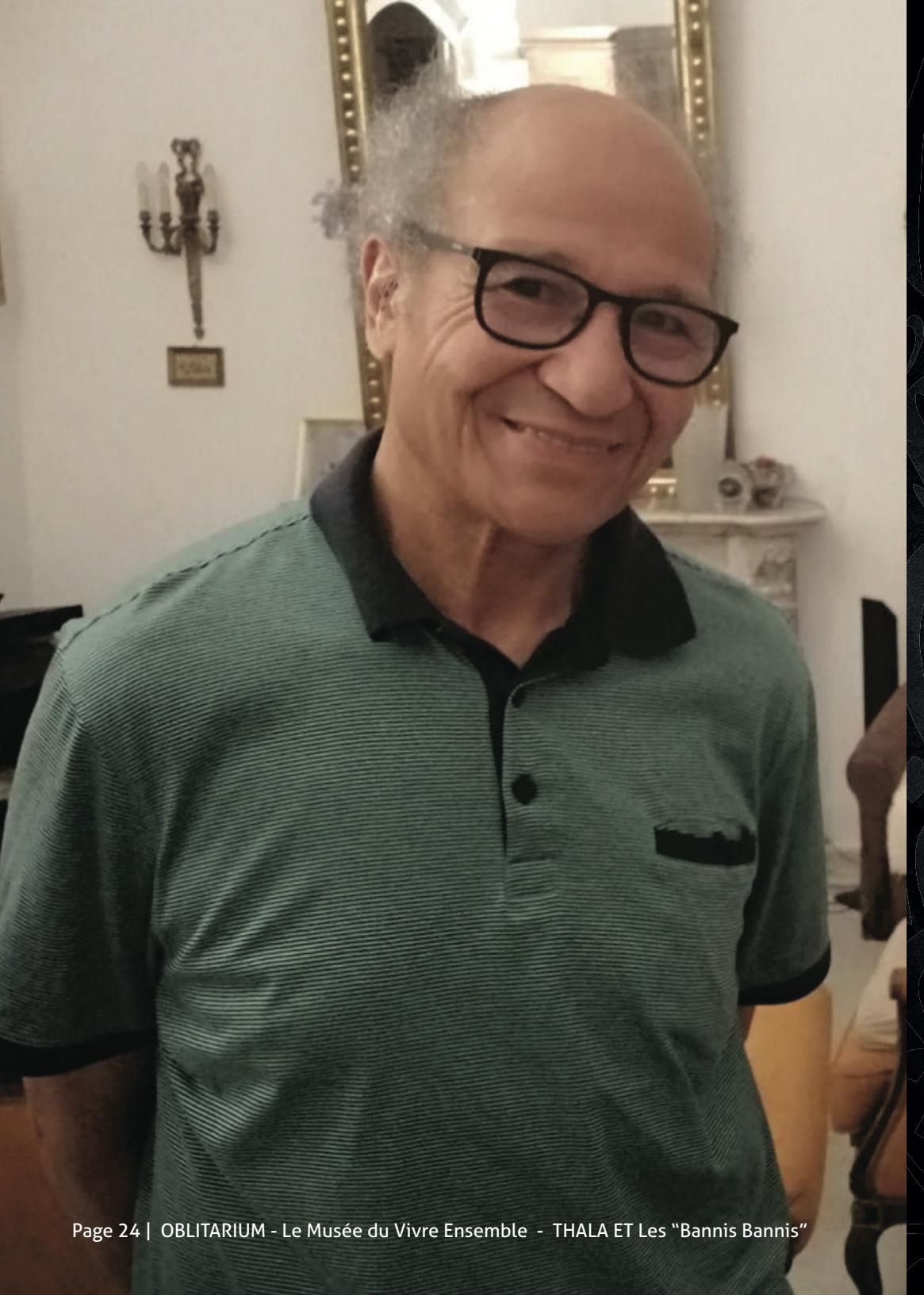
Encore aujourd'hui, je ne peux oublier son visage, buriné par ses années de solitude. Pour la petite histoire, il était amoureux d'une jeune fille. Tarzan avait été rejeté par les parents de sa dulcinée.

Il avait sombré - tout doucement - dans une douce folie, faite de regrets et d'amertume.

En somme, un chagrin d'amour qui l'avait miné progressivement au point de le transporter ailleurs, hors de notre quotidien. Il vivait dans un autre monde qu'il avait construit illusion après illusion.

PAIX À SON ÂME.

Ghariani Najet - 25 Août 2018.



THALA ET Les "Bannis Bannis"....

Une très Belle ET vraie HISTOIRE

«Dans mon enfance, l'appellation «Bannis Bannis» était réservée à une espèce de pétard que nous utilisions les soirs de ramadan, dans certaines fêtes, et dont nous abusions. Et voilà que j'apprends qu'il existait La Brigade Des Bannis Bannis à Thala. Grâce à ce type d'histoires et de souvenirs, Thala acquiert une épaisseur d'image pour un nombre de plus en plus important parmi nous.

Thala Est en train de devenir un lieu enchanté comme l'a fait Federico Fellini pour sa ville natale Rimini grâce au film Amarcord ? Mais cette fois ci grâce à au talent narratif de Si Tej Karafi et de ses compagnons.»

Moncef Bouchrara. 17 mars 2025

Par Sidna Tej KARAFI

BRIGADE Banni-bannis

Les années 55 – 56 sont des années inoubliables. Entre autonomie et indépendance, Thala, comme le reste du pays, vivait une atmosphère d'euphorie unique. Le pouvoir était encore entre les mains de l'armée française. Les gardes mobiles défilaient tous les jours dans un ordre impressionnant et les soldats, souvent pris à partie, ne se déplaçaient qu'en groupes armés.

Slah el Ayeb comme on l'appelait était un jeune homme fluet. Il avait les yeux pétillants, les cheveux bouclés et la démarche chancelante, un bras perpétuellement collé à la poitrine. Malgré son handicap, c'était un garçon très doué et un bricoleur hors pair. C'était un touche à tout et il excellait dans tout ce qu'il faisait.

Artiste autodidacte, il passait de la calligraphie à la peinture avec la même aisance. Il avait réalisé les enseignes de la plupart des commerces de la ville et avait exécuté un portrait géant du Zaim Habib Bourguiba devenu plus tard le premier président de la jeune République tunisienne. Portrait qui était sorti à chaque fête nationale et porté en tête des défilés officiels.

De son vrai nom Slah Baassoussi, il est le fils aîné d'une des personnalités les plus attachantes de la ville, Mohamed Ben Mabrouk, qui était le seul citoyen du pays à avoir osé manifester son intention de se présenter aux élections présidentielles. Intention pour laquelle il avait subi les foudres du pouvoir.

Dans l'atmosphère euphorique de cette veille d'indépendance, Slah avait organisé les jeunes de la ville en une milice armée. Il s'était ingénier à leur fabriquer des uniformes assortis et avait découpé des cartables usés pour en faire des ceintures. A partir de planches de récupération il construisait des armes factices plus vraies que nature, copies des fusils mauser qui équipaient l'armée française : une planche taillée et polie, surmontée d'un tube d'acier en guise de canon, à l'entrée duquel logeait un pétard qu'un ressort muni d'un clou venait heurter. Une déflagration retentissait alors faisant un bruit impressionnant.

Créée au départ pour s'amuser entre gamins, cette armée de pacotille n'avait

cessé de s'améliorer et avait fini par former une véritable brigade avec ses gradés et ses soldats. Les jeunes se réunissaient tous les jours après l'école pour s'entraîner et défilaient en bon ordre dans la ville sous le regard admiratif de la population.

Certains d'entre eux avaient même fini par se prendre au sérieux. Un jour, alors que des soldats français s'affairaient à laver leur linge à la Grande fontaine, Zdig, rentrant de son défilé quotidien, encore excité, les avait pris en joue et avait tiré. La déflagration était amplifiée par l'écho que renvoient les murs de la place, semant le désordre parmi les soldats qui, s'étant crus attaqués, s'étaient mis à plat ventre se cachant comme ils pouvaient.

L'un d'eux, pris de panique, s'était emparé de son fusil, et visant l'enfant n'avait pas hésité à lui tirer dessus à balles réelles. Zdig s'effondra pendant que d'autres balles venaient se loger dans l'un des bassins de la fontaine. Touché à la jambe, le gamin saignait abondamment.

Amené à l'infirmier de la caserne, il fut soigné et placé en garde à vue. Pendant ce temps-là, la population qui s'était massée devant l'entrée de la caserne réclamait sa libération. Craignant des débordements, le commandant de la place ordonna sa relaxe et le calme finit par revenir.

Le jeudi 22 mars 1956, sur la Grand Place de la ville, face à l'estrade des officiels qui fêtaient pour la première fois le 20 mars, la Brigade Banni-bannis exécuta son plus bel et impressionnant défilé qui se termina par un salut au drapeau devant une foule immense qui entonna avec enthousiasme l'hymne Houmet-el-hima. La Tunisie était enfin indépendante.

Par Si **Tejeddine KARAFI** - 17 mars 2022

بَنِي بَنِي
اضربو عالحيط يغْنِي

ON NE CONSTRUIT LA DÉMOCRATIE PAR LE TOIT....

«Un grand, un visionnaire, un imaginaire d'architecte : Si Chawki Dachraoui.»

Il est important que des tunisiens et tunisiennes aient confiance en leur propre capacité et écrivent des mots, de nouveaux mots, réalisent des films, créaient de nouvelles chorégraphies sur une belle musique qui tinte dans leur tête, sans avoir peur du ridicule.

Il nous faut passer au cap de producteur et non plus de consommateur. La dérision, rire de soi-même, peuvent conduire à une libération des plumes, à un intérêt de revisiter des idées reçues, séculaires, à vivre les Arts autrement.

A s'amuser - aussi - tout simplement... Il faut du temps au temps.

Ne plus chercher la perfection, mais son chemin, quitte à bifurquer vers des chemins de traverse, longs, pénibles de ronces.

Tant de sujets sont la table, qu'on ne peut les compter.

Nous avons subi notre Histoire, sans avoir les libertés nécessaires pour décoder, s'en approcher un tantinet soit peu.

Certains sujets restent tabous, inabordables car nous sommes jeunes, avec peu de distance vis-à-vis de cette même Histoire, faite de nous. Nous sommes en première année Démocratie, très certainement les derniers de la classe.

Mais... Le tunisien apprend vite, de ses erreurs.

Cette construction a besoin de chaque brique afin de souder l'édifice, de le monter, serré, solidaire. Le toit enfin mis, nous mettra à l'abri de nous mêmes.»

Par Si Chawki DACHRAOUI

QU'EST-CE QUE LE VIVRE ENSEMBLE POUR VOUS ?

Des visions sont nées
ensuite de cette question.



LA SYMPHONIE DE LA DIVERSITÉ

Un beau cadeau de fête d'indépendance journée qui coïncide avec la journée internationale du Bonheur.

A assimiler au bonheur ou Kif «du vivre ensemble».

Coincidence?

Voeux, exaltation poignante et même bouleversante, exprimée par Meriem Memni a l'édification du vivre ensemble. Une démarche initiée et préconisée par les Tunisiens, celle-ci peut être considérée comme une revendication des plus légitime car fondée sur la richesse de notre culture enracinée dans une histoire trois fois millénaire. En initiant le vivre ensemble le tunisien connu pour son ouverture d'esprit et ses aptitudes à la tolérance, célébrera son passé, sa ville Carthage, l'emblématique capitale, mondiale, berceau de mille dialogues et ressuscitera les valeurs d'échanges et de partage et de l'acceptation de l'autre. L'universel ne peut exister sans le particulier le Tunisien a vécu à un moment donné de son histoire au sein des communautés multi religieuses et pluriculturelles mais a tenu à revendiquer ses particularités et différences comme autant de couleur sur la palette de l'humanité.

Mon vécu à La Goulette au cœur de la Sicile m'a initié ainsi que beaucoup d'autres Tunisiens à cette symphonie de la diversité. Les Chrétiens, juifs et musulmans se retrouvaient pour célébrer le fil sacré du vivre ensemble.

Le 15 Aout, La fête de l'Ascension, sortie de la Madonna di Trapani, cette célébration par son essence transcende toutes les croyances, unissant ensemble toutes les âmes prêtes à porter sur leurs épaules la Madonne, symbole de protection et de bénédiction pour nos pécheurs.

Le Film «un été à La Goulette» a immortalisé cette symbiose.

Ainsi le vivre ensemble du Tunisien ne se limitait pas seulement à cohabiter ,mais plutôt à célébrer la diversité, des instants précieux où les différences de langues de croyances, devenaient des couleurs éclatantes d'une tapisserie collective. Le passé nous a bien démontré que le Tunisien sait reconnaître la beauté dans la pluralité et fonder une coexistence pacifique basé sur le respect et la compréhension.

La symphonie de la diversité Alors, Yes we can chère Mariem!

Être les précurseurs et les artisans du vivre ensemble, est une mission que les Tunisiens peuvent honorer, démonstration faite déjà par le passé. Faire de notre Terre un jardin où chaque fleur trouve sa place, ou chaque parfum s'exalte, ou chaque voix résonne.

L'appel du vivre ensemble lancé par notre ami Chawki Dachraoui résonne aussi en nous les exilés en Tunisie désirant édifier un phare unité dans la diversité. Merci chère Meriem pour ton témoignage qui nous va droit au cœur et pour ton message portant réflexion, débat, pour un plaidoyer en faveur de la reconnaissance et une déclaration de foi adressé aux Tunisiens en leur qualité de précurseur et artisan du vivre ensemble.

Par Mme Raoudha CHENNOUFI



LE MIROIR DE STHENDAL

Un texte magistral, par Si Abderrazak KHADHRAOUI



A l'ère des multiplicités, réapprendre le vivre ensemble L'idée de lancer cette revue, c'est un peu comme recourir à ce miroir de Stendhal qu'on promène le long d'une route pour exprimer sa vision réaliste du monde actuel. A travers cette métaphore, Stendhal exprimait pour sa part, l'idée que la littérature, le roman en particulier, doit capturer les détails de la société et les comportements

humains, tout comme un miroir reflète fidèlement ce qu'il rencontre sur son chemin, ces moments où l'on sent que quelque chose de grand se tisse entre les êtres.

Car, le « vivre ensemble », qui caractérise l'humain comme l'a souligné Ibn Khaldoun: «L'homme est un être social par nature», est une définition qui reflète une profonde observation sur la condition humaine. Elle met en lumière le fait que l'humain, par sa nature même, ne peut survivre ni s'épanouir seul. Selon Ibn Khaldoun, la vie en communauté est une nécessité pour répondre aux besoins fondamentaux comme la nourriture, la sécurité et le partage des compétences. C'est également ce vivre-ensemble qui permet le développement de la culture, des institutions, et des civilisations.

En somme, la société devient le terrain fertile où les individus peuvent coopérer, innover et évoluer. Cependant, cette sociabilité naturelle est aussi une source de défis: conflits, luttes de pouvoir, et inégalités. Ainsi, l'observation d'Ibn Khaldoun nous rappelle que la coexistence humaine, bien qu'essentielle, est aussi une dynamique complexe Le vivre ensemble, comme tout un chacun, je l'ai expérimenté, je l'ai vécu, je le vis encore, chaque jour. C'est en cela que les réflexions de penseurs venus d'horizons divers prennent une résonance particulière, comme des échos à mes propres expériences, mais aussi, comme nous le montre l'essor des réseaux numériques, l'analyse de leur hégémonie, à une compréhension plus profonde de nos interactions à l'ère digitale.

Cette revue est donc une incursion, et représente un défi et une tentative de réponse à la complexité de ce « phénomène social total » comme l'aurait défini Marcel Mauss, en se présentant comme un espace original et inédit, d'expression et de communication, une hétérotopie, selon cette notion mise en place par Michel Foucault, qui s'avère particulièrement opératoire pour décrire et comprendre les espaces numériques.

Foucault définit en effet les hétérotopies, comme des « contre-espaces », des lieux qui existent en dehors des normes et des conventions sociales.

Les hétérotopies numériques peuvent être des espaces de liberté, d'expérimentation et de résistance. Elles peuvent permettre aux individus de se connecter avec d'autres personnes partageant des intérêts communs, de s'exprimer librement et de remettre en question les normes établies.

Les hétérotopies numériques peuvent également être des espaces de danger, de violence et d'exclusion. Il est donc important d'être conscient des risques et des défis associés à ces espaces qui sont de nature à redéfinir notre conception classique du vivre ensemble.

Pour revenir au point de départ de cette réflexion personnelle sur la question du vivre ensemble, je me souviens de mon enfance, dans ce quartier populaire de Nabeul où les portes étaient toujours ouvertes, où les voisins s'appelaient par leur prénom, où les enfants jouaient ensemble dans la rue jusqu'à la tombée de la nuit. C'était ça ce qu'un sociologue allemand, Alfred Tönnies appelaît la « Gemeinschaft », une communauté organique, un sentiment d'appartenance qui enveloppait tout le monde. Et puis, il y a eu l'adolescence, les premiers voyages, la découverte d'autres cultures, d'autres façons de penser.

La « Gesellschaft » s'ouvrirait à moi, avec sa diversité, ses contradictions, ses défis. Comme le soulignait Tönnies, cette transition de la communauté à la société n'est pas sans conséquences, elle marque une évolution vers l'individualisme, mais elle ouvre aussi des horizons nouveaux, notamment à travers les possibilités de coopération intellectuelle et de réciprocité des échanges offertes aujourd'hui par les réseaux numériques, tout en nous confrontant à l'hégémonie du réseau comme forme commune de notre compréhension du monde.

J'ai appris à jongler avec les différences, à trouver ma place dans ce monde en constante mutation. J'ai découvert « l'idiorythmie » de Barthes, cette capacité à respecter mon propre rythme tout en coexistant avec les autres. J'ai compris que le « vivre ensemble », ce n'est pas lisser les différences, mais les accepter, les valoriser.

J'ai aussi appris que le dialogue est essentiel, comme nous le rappelle Bakhtine. Les échanges, les débats, les confrontations d'idées...

C'est là que se construit le lien social, c'est là que l'on se sent vivant, ensemble. Le chronotope bakhtinien, ces espaces-temps partagés, sont les lieux où ces dialogues prennent vie, où se construisent nos expériences communes, qu'elles soient physiques ou virtuelles.

Les réseaux numériques, avec leurs communautés en ligne et leurs espaces de collaboration, sont devenus des chronotopes essentiels de notre époque, tout en redéfinissant l'essence de la connaissance comme contenu inappropriable et non contrôlable.

Mais, comme nous le rappelle Spinoza, nos interactions ne sont pas seulement guidées par la raison; elles sont aussi influencées par nos affects. Spinoza, dans son éthique a mis en lumière le concept « d'imitation des affects », qui explique comment nous sommes enclins à ressentir les émotions des autres. Ce mécanisme peut engendrer de la coopération et de la solidarité, mais aussi de la rivalité et des conflits.

C'est pourquoi il est crucial de développer une conscience de nos propres affects et de ceux des autres, en particulier dans l'espace numérique où les émotions peuvent se propager rapidement, amplifiées par la viralité des réseaux sociaux, et où l'hégémonie du réseau peut influencer nos perceptions.

Et puis, il y a eu ces moments de révolte, ces injustices qui me révolaient, ces exclusions qui me faisaient mal. J'ai compris que le « vivre ensemble », ce n'est pas seulement une question de cohabitation, mais aussi de justice, de dignité, comme le souligne le philosophe tunisien Fethi Triki.

J'ai rejoint des associations, des mouvements citoyens, des collectifs d'artistes... Autant de lieux où l'on expérimente, où l'on invente de nouvelles formes de solidarité, de résistance, y compris en utilisant les outils numériques pour mobiliser et sensibiliser, en participant à un faire collectif de la multitude.

L'éthique de la dignité de Triki n'est en fait qu'un rappel de cette évidence, une invitation à ne pas rester indifférent face à la souffrance de l'autre. Cependant, comme nous l'apprend René Girard, il faut aussi être conscient des mécanismes de la violence mimétique. Girard a développé la théorie du « désir mimétique », qui explique comment nos désirs sont souvent influencés par les désirs des autres.

Cette rivalité mimétique peut engendrer des conflits et même de la violence si elle n'est pas régulée, un phénomène amplifié par la viralité des réseaux sociaux. Il est donc essentiel de reconnaître les mécanismes de la violence mimétique et de rejeter la logique de la vengeance, tant dans nos interactions physiques que virtuelles, où les boucs émissaires sont souvent désignés et lynchés publiquement, et où l'hégémonie du réseau peut renforcer les dynamiques de pouvoir.

Enfin, pour revenir à la notion d'hétérotopie de Foucault, nous pouvons considérer certains espaces numériques comme des hétérotopies, des lieux autres, qui remettent en question les normes et les conventions sociales, et par voie de conséquence, de nouvelles modalités d'un vivre ensemble. Ces espaces, qu'ils soient des forums de discussion, des communautés en ligne ou des jeux vidéo, peuvent offrir des alternatives au « vivre ensemble » traditionnel, en permettant l'expérimentation de nouvelles identités, de nouvelles formes de relation et de nouvelles manières de penser.

Ils sont des lieux où les normes sociales sont suspendues, et où d'autres formes de relations sont possibles. Aujourd'hui, je suis un peu de tout cela à la fois. Un héritier de la «Gemeinschaft», un explorateur de la «Gesellschaft», un adepte de l'«idiorythmie», un fervent défenseur du dialogue et de la dignité.

Je suis un citoyen du monde, un militant du «vivre ensemble».

Et je crois profondément que c'est possible, que nous pouvons construire un monde où chacun trouve sa place, où les différences sont des richesses, où l'humanité commune nous rassemble, en tirant parti des opportunités offertes par les réseaux numériques tout en restant vigilants face à leurs défis, et en questionnant l'hégémonie du réseau et en explorant les hétérotopies.

Alors, oui, lançons cette revue ! Pour que nos histoires se croisent, pour que nos voix se fassent entendre, pour que nos rêves se rejoignent.

Pour que le «vivre ensemble» ne soit pas un vain mot, mais une réalité palpable, incarnée dans nos gestes, nos paroles, nos actions, tant dans le monde physique que numérique. Et que les réflexions de ibn Khaldoun, Tönnies, Barthes, Bakhtine, Triki, Spinoza, Girard et Foucault, ainsi que nos propres expériences, et une analyse critique de l'hégémonie du réseau et des hétérotopies, puissent nous guider sur ce chemin.

Voici une bibliographie pour l'article, reprenant les auteurs et les concepts clés :

Ouvrages principaux:

- * Tönnies, Ferdinand. Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure. Traduction de Jean-Pierre Grossein. Paris : PUF, 1977. (Ouvrage original : *Gemeinschaft und Gesellschaft*, 1887).
- * Barthes, Roland. Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens. Paris: Seuil/IMEC - 2002.
- * Bakhtine, Mikhaïl. Esthétique et théorie du roman. Traduction de Daria Olivier. Paris: Gallimard - 1978.
- * Triki, Fathi. Le vivre ensemble dans le monde d'aujourd'hui. Tunis: Cérès éditions - 2017.
- * Spinoza, Baruch. Éthique. Traduction de Charles Appuhn. Paris: Garnier-Flammarion - 1965.
- * Girard, René. La Violence et le Sacré. Paris: Grasset - 1972.
- * Foucault, Michel. «Des espaces autres». Architecture, Mouvement, Continuité, n° 5, octobre - 1984, p46-49.

Dossier

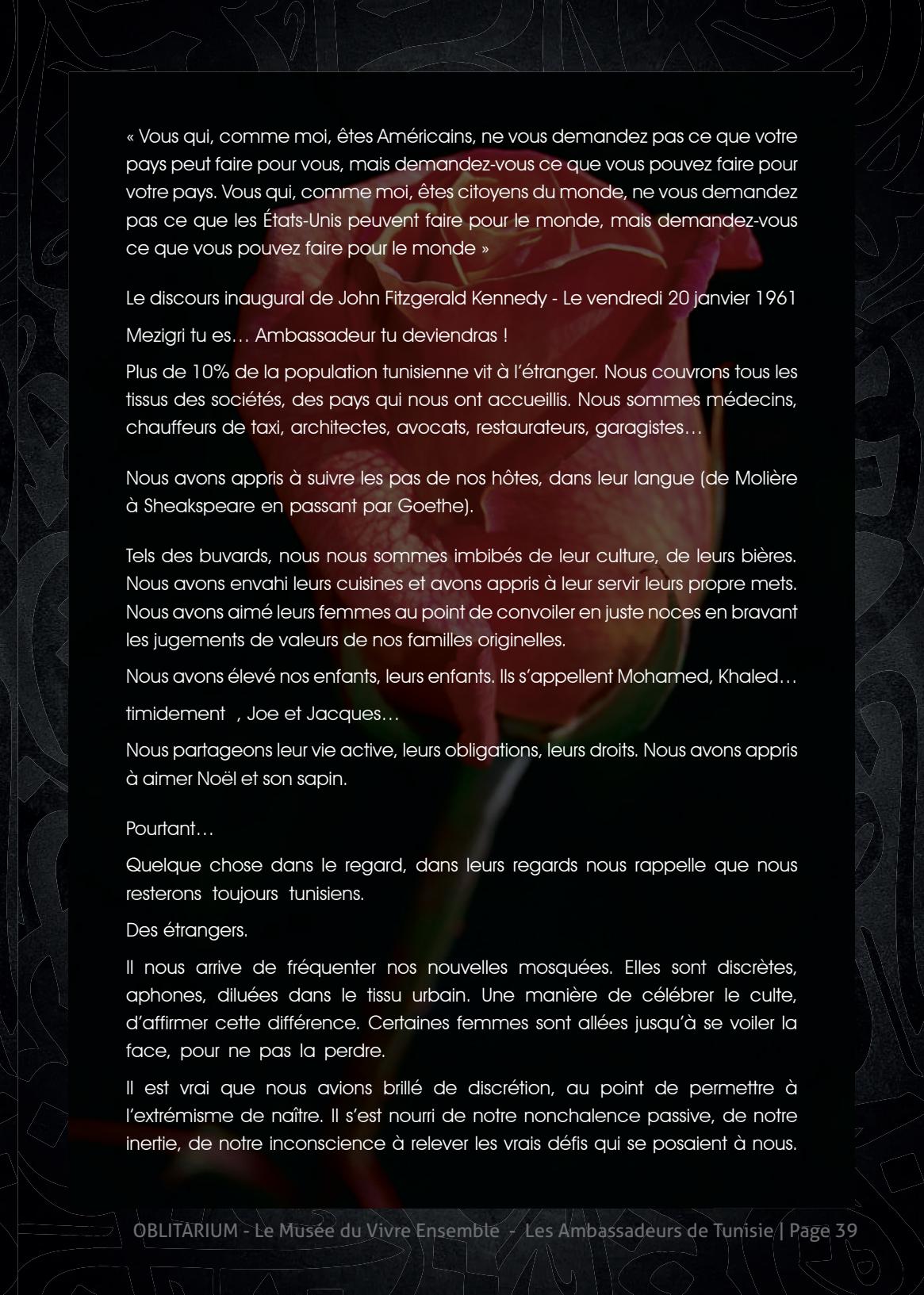
Les Ambassadeurs de Tunisie



CE SONT NOS TUNISIENS À L'ÉTRANGER. LEURS SEULES LETTRES DE CRÉANCES: TENTER UNE VIE MEILLEURE, CITOYENNE, RESPECTUEUSE.

NOUS LEUR AVONS DÉDIÉ UN MUSÉE VIVANT, UN ESPACE DE PAROLE.

**MUSÉE JOSSOOR.
LES AMBASSADEURS DE TUNISIE.**



« Vous qui, comme moi, êtes Américains, ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays. Vous qui, comme moi, êtes citoyens du monde, ne vous demandez pas ce que les États-Unis peuvent faire pour le monde, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour le monde »

Le discours inaugural de John Fitzgerald Kennedy - Le vendredi 20 janvier 1961
Mezigri tu es... Ambassadeur tu deviendras !

Plus de 10% de la population tunisienne vit à l'étranger. Nous couvrons tous les tissus des sociétés, des pays qui nous ont accueillis. Nous sommes médecins, chauffeurs de taxi, architectes, avocats, restaurateurs, garagistes...

Nous avons appris à suivre les pas de nos hôtes, dans leur langue (de Molière à Sheakspeare en passant par Goethe).

Tels des buvards, nous nous sommes imbibés de leur culture, de leurs bières. Nous avons envahi leurs cuisines et avons appris à leur servir leurs propres mets. Nous avons aimé leurs femmes au point de convoiter en juste noces en bravant les jugements de valeurs de nos familles originelles.

Nous avons élevé nos enfants, leurs enfants. Ils s'appellent Mohamed, Khaled... timidement, Joe et Jacques...

Nous partageons leur vie active, leurs obligations, leurs droits. Nous avons appris à aimer Noël et son sapin.

Pourtant...

Quelque chose dans le regard, dans leurs regards nous rappelle que nous resterons toujours tunisiens.

Des étrangers.

Il nous arrive de fréquenter nos nouvelles mosquées. Elles sont discrètes, aphones, diluées dans le tissu urbain. Une manière de célébrer le culte, d'affirmer cette différence. Certaines femmes sont allées jusqu'à se voiler la face, pour ne pas la perdre.

Il est vrai que nous avions brillé de discréetion, au point de permettre à l'extrémisme de naître. Il s'est nourri de notre nonchalance passive, de notre inertie, de notre inconscience à relever les vrais défis qui se posaient à nous.

Il est vrai que nous avions adopté une démarche gauche, qui se dandinait un tantinet soit peu - encore aujourd'hui - entre une parfaite intégration ou désintégration. Seules les odeurs du jasmin, des fleurs d'orangers restent tenaces.

Nous avions quelque chose de Tunisie...

Nous avions fini par trancher : nous ne sommes pas que belges ou français...

Nous sommes plus riches car nous lisons de gauche à droite et de droite à gauche. De tout temps et encore aujourd'hui, nous sommes à la merci de tous décideurs politiques, qui nous mijotent – à tour de rôle – à toutes les sauces électorales. Nous avons même un Office, qui officie. Une parfaite officine.

Les politiciens nous courtisent du bout des lèvres lors d'escapades amoureuses, de courtes durées. Ils nous aiment... juste un peu, le temps d'élections mirages. Un vrai manège.

Sommes-nous condamnés à être toujours des intermittents de ce spectacle ? « Le silence des pantoufles est des fois plus dangereux que le bruit des bottes » Pourtant, nous sommes l'un des piliers de la Tunisie.

Il est temps !

Oui. Il est temps de prendre la vraie place qui nous revient. Et si, nous décidions tous ensemble de changer la donne ? De nous unir, de devenir un vrai lobby, un véritable groupe de pression !

Et si - même pour peu - mais, main dans la main, nous décidions de reconstruire notre pays, son économie ? De ne plus nous borner à regarder les révolutions passer ?

Nous sommes le véritable relais de l'économie tunisienne et nous pouvons être des acteurs efficaces de l'économie dans notre pays de résidence. Et si l'on transformait la révolution tunisienne en évolution linéaire, stable et fiable ?

Et si nous réclamions, aujourd'hui, non plus le statut d'étranger, ou de vache à lait (Mezigri, mouatinna fil Kharej), mais notre vraie place !

Si nous prenions d'assaut cette place qui nous revient !

Et si, nous sortions de l'ombre et devenions - du jour au lendemain - les véritables Ambassadeurs de Tunisie ?

Chawki DACHRAOUI - 2012.

EEIMA

L'ÉCOLE EUROPÉENNE POUR
L'INTÉGRATION DES
MIGRANTS PAR L'ART

«LES LIENS SONT TOUJOURS
DES GESTES INVENTÉS»

Par Si **Moncef BOUCHRAR**



Mme **Mariem MEMNI**

PORTRAITS Success stories...

LE VIVRE ENSEMBLE

كلامك حزن لي مخّي من بكري وخلاني نحّمّم.

علاه إحدى التوانسة ما نجمونش نكونوا السباقين في
علاه ما نجمونش نكونوا مثال للتعايش، وحلقة وصل بين الثقافات، كيف
ما كنا عبد للتاريخ؟

نسميت إلّي أنا بنت فدرطاج،

نسميت إلّي جدودي كانوا تجّار، يعذفوا كيافاش بینوا الجسور قبل الأسوار،
يفهموا لغة الشعوب قبل لغات المصادر، ويعرفوا كيف يحققوا البحار
لمساحة لقاء، مش لجاجز فداق.

نسميت إلّي أنا بنت حضارة عريقة، حضارة سطّرت إسمها في التاريخ
لحرفي من ذهب، نسميت إلّي تاريخنا ما كانش مجرد ماضي، أما حاضر
حّي في روح كل تونسي وتونسية، حاضر في معمارنا، في لهجتنا، في
شهر الياسمين اللي تعمّد شوارعنا.

لكن الغربة نستبي، نستبي في ريبة بلادي، في نكهة ترابها، في حكايات
جدوتنا، وخلالني نحّمّم، هل كل ما هو إنساني بالضرورة عالمي؟
هل العولمة تعني الدروب؟

ونسميت، نسميت إلّي الكوني ما ينجمش يكون كوني إلا إذا بناه كل ما هو
خاصّي، إلا إذا احتضنّ اختلافاتنا وحّقّنها للدولة، إلا إذا فهممنا إلّي التنوع
مش تهديد، لكنه قوة،
إنّو سّـ الكونية الحقيقية، هو الاحتفاء بالخصوصية.

- مريم مامنلي -

Mme Mariem MEMNI

Les Ambassadeurs de Tunisie

PORTRAITS

Succes stories...

LE VIVRE ENSEMBLE

Pourquoi nous, les Tunisiens, ne pourrions-nous pas être les précurseurs du vivre ensemble?

Pourquoi ne pourrions-nous pas être un exemple de cohabitation et un pont entre les cultures, comme nous l'avons toujours été à travers l'histoire ?

J'ai oublié que je suis la fille de Carthage.

J'ai oublié que mes ancêtres étaient des commerçants qui savaient construire des ponts avant de bâtir des marchés, qui comprenaient la langue des peuples avant celle des intérêts, et qui transformaient la mer en un espace de rencontre plutôt qu'en une barrière de séparation.

J'ai oublié que je suis l'héritière d'une civilisation ancienne, une civilisation qui a gravé son nom dans l'histoire en lettres d'or. J'ai oublié que notre histoire n'est pas seulement un passé révolu, mais un présent vivant dans l'âme de chaque Tunisiens et Tunisiennes, un présent inscrit dans notre architecture, notre dialecte, et dans le parfum du jasmin qui embaume nos rues.

Mais l'exil m'a fait oublier, oublier l'odeur de ma terre, la saveur de son sol, les récits de nos ancêtres. Et il m'a poussée à me questionner :

Tout ce qui est humain est-il forcément universel ?

La mondialisation signifie-t-elle la dissolution des identités ?

Et j'ai oublié... J'ai oublié que l'universel ne peut être véritablement universel que s'il est façonné par chaque singularité. Que si nous embrassons nos différences pour en faire une richesse, que si nous comprenons que la diversité n'est pas une menace, mais une force.

Et que le secret de l'universalité véritable...

résidé dans la célébration de nos particularités.

Mme **Mariem MEMNI**

"S'intégrer par l'art c'est s'émanciper."

Forte de cette conviction Mariem a crée l'**École européenne pour l'intégration des migrants par l'art - EEIMA**.

L'école est basée sur l'utilisation de l'art comme un moyen d'émancipation au service de nouveaux arrivants et des migrants déjà présents dans les pays européens. Elle leur permet de se dévoiler, de s'exprimer, de reconstruire leur dignité et de s'affirmer en tant que citoyen européen.

L'école permet aux migrants de comprendre le pays d'accueil européen à travers un programme d'enseignement basée sur l'art in visuel comme état d'esprit. (Plus d'information sur l'art in visuel)

L'école adopte une pédagogie capacitive qui permet aux migrants d'entrer en résonance avec leur propres singularités qu'ils sont censés développer au sein de l'école.

L'école offre aux migrants un contexte qui leur donne la possibilité de décider de leur destin grâce à l'art. L'école considère que le migrant est un artiste qui s'ignore.

Selon l'EEIMA, tout comme l'artiste décide de son oeuvre, le migrant décide de son existence.



Lancement de l'École.



LE KIF DE VIVRE ENSEMBLE



Le Kif de vivre ensemble est un événement célébrant la diversité culturelle et promouvant l'inclusion à travers une programmation riche en activités artistiques et culturelles. L'objectif est de favoriser les échanges et de renforcer les liens entre les différentes communautés présentes en Belgique, tout en mettant en lumière la richesse des origines et des traditions qui façonnent notre société. Cette expérience immersive, alliant art invisuel, migrologie, expositions, spectacles et musique, invite à une réflexion commune sur le vivre-ensemble et sur les valeurs qui unissent les Belges, de toutes origines et horizons.

L'événement se déroulera en trois temps forts, chacun apportant une dimension particulière à ce thème fondamental. En matinée : la journée débutera par un forum autour du Musée du Vivre Ensemble, un espace de dialogue et de réflexion sur les valeurs et les pratiques qui favorisent une société inclusive. L'après-midi sera dédiée à une rencontre entre art et culture autour de la micro-collection de l'artiste invisuelle italienne Elisa Bollazzi, une exposition de cartes postales tunisiennes de Chawki Dachraoui et le spectacle de danse contemporaine Zoufri de Rochdi Belgasmi. En soirée : pour clôturer en beauté, Club Elle avec la Maestro Rahma Ben Affana, qui rend hommage aux voix des femmes maghrébines en offrant une fusion vibrante entre tradition et modernité.



Forum

Vivre ensemble

Moncef BOUCHRARA

Moncef Bouchrara, cofondateur du Musée du Vivre Ensemble, est ingénieur et consultant spécialisé dans le développement économique et social en Méditerranée. Expert reconnu de l'entrepreneuriat féminin et du secteur informel, il partage aujourd'hui son expérience entre écriture et projets autour de l'inclusion et du développement local.



11 h 30 - 12 h 30

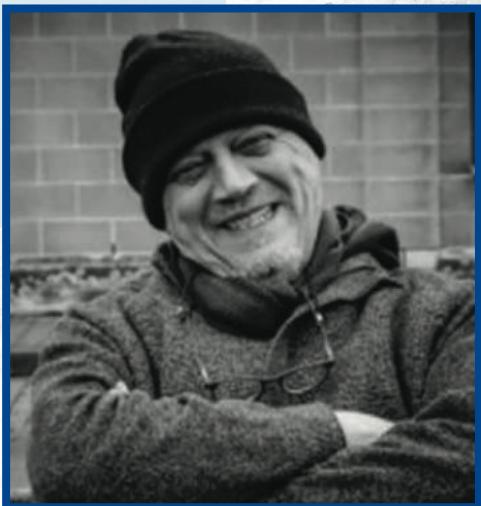
«Le Musée du Vivre Ensemble : Une Vision pour Préserver et Partager les Mémoires Collectives»

Forum

Vivre ensemble

Chawki DACHRAOUI

Fondateur du Musée du Vivre Ensemble, architecte et écrivain, Chawki Dachraoui développe une œuvre poétique centrée sur les thèmes de l'immigration, de l'exil et de la quête de soi. À travers ses textes, il explore les émotions profondes liées au déracinement et à l'appartenance.



10 h 30 - 11 h 30

«L'Oubli comme Pont vers la Mémoire : Le Concept de l'Oblitarium et son Rôle dans le Musée du Vivre Ensemble»

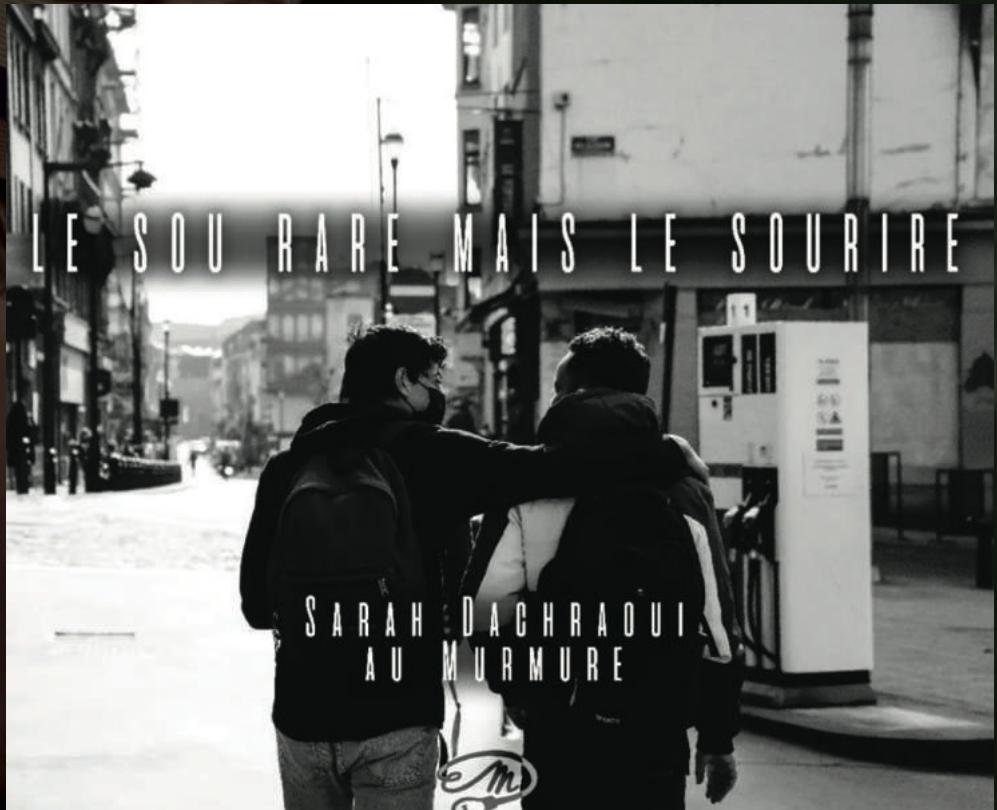
Les Ambassadeurs de Tunisie

PORTRAITS Success stories...

LE VIVRE ENSEMBLE



Mme **Sarah DACHRAOUI**



Crédit photo **Sarah DACHRAOUI** Photography

Les bulles de Sarah

«Il s'était arrêté et la regardait, amusé.

- Les bulles se doivent d'être percées se dit-il, Il tendit la main afin d'en toucher une et puis se reprit brusquement. Il était spectateur d'une illusion que la fillette essayait de construire à force d'expirations contrôlées.
- Comment t'appelles-tu ?
- Sarah, dit-elle,

Il observait ses souffles de vies. Les rondeurs naissaient en cercles, légers, s'élevant en apesanteur.

Les yeux du regardeur se rivèrent sur leurs parcours chaotiques, accompagnant de ses yeux ce ballet incessant. Une taille n'était pas l'autre. Une grosse bulle, une moyenne puis une plus petite...

Certaines se posaient sur le sol dans un fatras d'éclaboussures heureuses. D'autres, impuissantes, explosaient en plein vol. Les survivantes, le maintenait en haleine, attendant le point de rupture inéluctable.

Un chaos orchestré, une danse effrénée, désordonnée.

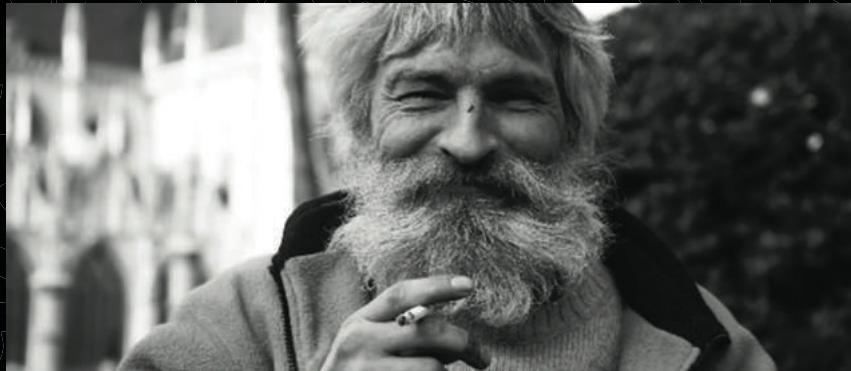
Il en oubliait les bâtiments somptueux du centre historique de Lisbonne qui se dressaient en arrière plan, en carré raisonnable, témoins d'une pérennité à travers âge. Les bulles de la jeune fille les grossissaient en s'y impristant par reflets, obligeant le regard à poursuivre les cercles, à chaque étage, à chaque niveau supérieur.

L'éphémère se superposait soudain aux pierres, dans un contact fort et inégal. Il esquissa un sourire que la fillette lui rendit ouvertement.

- Nous sommes toujours ces bambins qui ont grandi trop rapidement... se dit-il, Il arrivait à la conclusion que tout était une question de vision. Elle commençait par une singularité qui devenait vite plurielle.

Des instants de grâce car toutes les bulles étaient différentes. Peu importait la destination de ces flocons, seul le voyage, comptait.»

Raphael



C'est un «sans abri» Un ancien rangers que la vie a rangé à Bruxelles sous les ponts. Il rêve de retourner aux Etats Unis, en Louisiane, afin de reprendre sa vie interrompue. Mais il ne peut plus... Trop de paperasses et d'interdictions qui confinent des vies entières dans des disques durs, dans ces pixels, gardes chiourmes, dans des passeports vaccinatoires régulateurs, pourtant offensants.

Nous sommes tatoués, comme des chiens à peine perdus. Nos vies nous tiennent en laisse. Comment montrer la détresse des sans abris sinon par un sourire vivifiant?

Observez bien cette photo ! Cette clope tenue de sa main droite... Elle se veut transgression, une séche d'honneur face à cette société devenue trop aseptisée à force de laver sa conscience dans un formol de conservation, dans une santé trop fragile au point de nous reproduire et de nous féconder dans des essences de fourreaux en plastic conservatoires, des capotes au mille goûts. Nous avons oublié la fraîcheur des eaux de sources, nos bouteilles sont en plastic aussi. Nous respirons à travers un masque qui expire ce qu'il aspire dans un vain back-up confiné.

Raphael a le sourire mais le sou rare!

Raphael vit parmi nous dans un anonymat insignifiant. Nous passons, puis repassons dans une ignorance totale de sa vie, parfois de la nôtre. Nous sommes devenu trop pressés. Nous ne regardons plus les fils tendus, toujours invisibles.

Et puis... Cette photo en noir et blanc! Elle signe notre impuissance à regarder le beau. Elle titille notre tendresse sociale à laquelle je succombe. Les yeux de Raphael sont cachés dans des pattes d'oies, Il sourit face à notre propre misère. Face à notre propre suffisance. Sourire à l'adversité? Un pied de nez d'enfant!

Marcher sur la ville

Les étages de Bruxelles deviennent à portée. Les niveaux, les couleurs des édifices s'impriment sur une flaque d'eau à même le sol, les disjoints des pavés, ses interstices cimentés, confondent beauté et laideur en un tableau digne de grands peintres.

L'œil du photographe, acerbe, vole à la cité ses joyaux, mélange mirage et réalité que les pieds foulent allègrement.

La flaque se défait, se déforme, l'espace d'un instant.

Hésitante, l'image se remet de ses remous et s'imprime à nouveau sur le sol inégal. Comme si la ville nous évitait de lever les yeux.

Comme si elle venait à nous. Comme si elle se mettait à nos pieds, pour nous forcer à l'admirer.





Les grillons du paradis accompagnent nos pas de fakir qui marchent sur des tessons de braises indolores.

Je déambule en regardant tes pieds. Elles apparaissent puis disparaissent comme si elles inspiraient... puis expiraient des souffles marcheurs.

Tu étais intermittence et battements.

J'entendais ton cœur qui cognait dans ta main. Je pouvais sentir sa douce rondeur, lové dans le creux de ma main gauche.

Il vibrait contre le mien à travers des doigts ventricules et veines confuses. Nos passions fusionnaient dans des incendies ravageurs que plus rien ne pouvaient éteindre.

Nos flammes s'éteignaient noyées dans nos sens, soudain, interdits...

Les Marcheurs

Les ombres persistent, précèdent les personnes ou... Les devancent.

Des géants doubles apparaissent, filiformes, longilignes, s'inclinant aux rayons. Les calques tentent de se chevaucher dans des raccords de buées, d'envies, dans des courses effrénées, sans témoins hippiques.

Les marcheurs sont devants et derrières. De singuliers, ils deviennent multiples, presque pluriels. Ils envahissent le sol en suivant une verticalité incroyable. Le noir est presque blanc. Il se balade entre 256 nuances de gris. L'artiste assiste impuissant à la naissance du beau, sans artifice.

Il ne peut que cliquer sur un bouton. Celui qui actionne une intuition. Il commande dans un attrait qui n'y peut rien.

Il existe des arrêts à travers ces photos. Des signaux stop. Des âmes sont retenues prisonnières dans une pellicule, des ombres. Elles sont otages d'un bout de papier. Les poses, les pauses, sont des instants volés. Elles ne peuvent sortir ou s'en sortir.

La démesure des ombres plane, s'inscrit sur la chaussée dans un tarmac de fortune. Les pieds - si légers - sont cloués au sol. Une perspective qui voyage entre hachure et gravure, entre traits mouvants et vase avaleuse. Les flèches blanches infusent, impuissantes, des directions à suivre.

Ordonner le beau ! C'est impossible !

Elles sont blanches de craies, à même le sol. Rectilignes, diagonales et carrées dans un ballet calcaire qui danse sans fin, alimenté par un soleil complice qui s'étend dans des duplications de fortune.

Un et un régal... deux !

Deux et deux font quatre

Quatre et quatre, détalent... quatre à quatre !

Clic !

Ca claque !

C'est pris...



OBLITARIUM

— Le Musée du Vivre Ensemble —



Et si une simple carte postale ancienne pouvait faire revivre le passé autrement ?

Ce livre est une passerelle entre les époques, un espace où les mémoires se croisent et se répondent par-delà les frontières, les langues, les cultures et l'appartenance.

OBLITARIUM est un musée virtuel unique en son genre, un lieu précurseur en perpétuel mouvement où des anonymes du monde entier se retrouvent autour d'images d'autrefois. Ce musée n'est pas figé : il vit, il évolue au rythme des échanges et des rencontres, se nourrissant des regards et des récits de ceux qui l'animent.

À travers leurs discussions, ces cartes figées dans le temps deviennent le point de départ d'un dialogue vibrant et collectif. Chaque regard posé sur une image réveille un souvenir, une émotion, une réflexion qui s'entrelace avec celles des autres, tissant un réseau d'histoires entremêlées. Loin d'être de simples vestiges du passé, ces cartes sont des catalyseurs de rencontres intellectuelles et affectives, où chacun apporte sa pierre à l'édifice d'une mémoire en constante évolution.

Ce livre - à rédaction collective - témoigne de cette mémoire partagée, de ces voix invisibles qui, à travers les discussions et les réflexions, bâtissent un patrimoine immatériel commun. Il révèle la puissance de la transmission, cet art subtil qui transforme des souvenirs individuels en héritage collectif. Chaque échange, chaque interprétation, enrichit la compréhension de ces images et tisse un lien entre ceux qui les observent, bien au-delà des distances et des appartences.

Un voyage à la rencontre du passé, nourri par les regards du présent, où l'histoire s'écrit à plusieurs voix, en écho aux silences.

www.oblitarium.com

Auteur du livre : Rédaction collective



Musée JooSsoor,
OBLITARIUM
Groupe (Public)



Tous droits réservés

Toute reproduction de cette œuvre, en tout ou en partie, par quelque procédé actuel ou futur que ce soit, est interdite sans l'autorisation préalable du Musée JooSsoR. OBLITARIUM Groupe ©. Toute utilisation non autorisée constitue une violation des droits d'auteur et peut entraîner des poursuites judiciaires à l'encontre de la personne ou de l'institution responsable de ladite reproduction non autorisée.